

Les tubes musicaux

Lundi

Un tube est un terme familier pour désigner une chanson à succès. Dans les variétés, on les nommait saucissons. Les anglophones l'appellent hit.

Boris Vian, directeur artistique chez Philips au milieu des années cinquante, leur a substitué le mot tubes. Trouvait-il leurs paroles creuses ?

L'artiste utilise une structure familière à l'oreille de l'auditeur tout en faisant ressortir son propre univers sonore : voilà le secret de la réussite ! Il est impossible de prévoir son succès. Sera-t-il de passage un été durant ? Restera-t-il dans la mémoire collective comme ces morceaux que nous fredonnons souvent et qui nous rattachent à la communauté musicale de notre époque ?

Très souvent, les tubes sont associés à des événements particuliers de notre vie.

Les écrivains des deux ateliers d'écriture créative de l'association Les arte-Mots vous livrent ces moments personnels bercés par les chansons qui appartiennent à notre vécu commun.

Danièle FRAUENSOHN, animatrice d'ateliers d'écriture mars 2015

Manhattan-Kaboul Axelle Red et Renaud 2002

Deux étrangers au bout du monde, pulvérisés sur l'autel de la violence éternelle. Deux jeunes filles au bout des ondes fredonnent cet air sur les ponts, les cités d'elles. La terre est ronde. La terre féconde. Deux étrangers au bout du monde. Deux jeunes filles, un ciel qui gronde. Un ciel otage. Une vie orage. Adolescence souffrance. Adolescence violence. Des larmes coulent en silence dans les sillages de l'enfance. Le lycée du désespoir lorsque les notes deviennent brouillard. Les idées noires et l'air cafard sur le Pont des Au revoir. Deux jeunes filles se questionnent sur la vie, sur l'existence. Elles s'essaient, se balancent sur le pont des sentences. Vivre ou mourir ? Se sentir ivre. Ivre de vivre. Ivre de mourir. Rire encore et encore, à en avoir le vertige. Danser jusqu'au dernier vestige. Se sentir libre dans un ciel chagrin. Se sentir libre jusqu'au dernier refrain. Deux étrangers au bout du monde, esclaves des bombes, des hécatombes. Esclaves des ombres sous les tombes. Manhattan-Kaboul, et des corps qui s'écroulent. Des larmes noires rongent les mouchoirs. Des larmes noires s'immiscent ce soir. Deux jeunes filles, le teint blafard, fredonnent dans les couloirs. La mort comme dernier rempart.

Émilie

Où s'en vont les avions ? Julien Clerc 2008

Hiver 2008/2009...

Je m'arrondis doucement sur les mélodies du dernier album de Julien Clerc Où s'en vont les avions ?

C'est le CD du moment, celui qui se met automatiquement en route dans notre voiture de l'époque, la Peugeot 308 qui nous emmène, Nicolas et moi, le temps de week-ends en amoureux à la montagne, à Paris, dans le Vercors... qui nous emmène aussi vers des rêves de famille, des espoirs de vie... Projection !!!

Je vois encore mes pieds alors et parviens à mettre mes chaussures. J'attends notre premier enfant avec un calme peu courant, m'a-t-on dit... Impression d'être à la place où je dois être...

Au volant de ma petite C2, je fredonne quotidiennement, sur le trajet vers mon école du moment, le refrain de la première chanson de l'album : des souliers noirs une jupe en laine, je ne dors plus tu sais je veille, sur son sommeil...

Encore aujourd'hui, ces quelques mots ont l'effet d'une bascule, bascule immédiate dans une tranche de vie... ma vie d'avant...celle d'avant mes enfants.

Des souliers noirs une jupe en laine, je ne dors plus tu sais je veille...

Moi non plus, je ne dors plus à cette époque... pas de stress, un état de veille... Comme à l'écoute de ce cliquetis feutré du temps qui œuvre... une maille à l'endroit, une maille à l'envers... tissus de corps, de peau, de vaisseaux... fil du lien qui toujours plus se tisse... Et soudain, la deuxième chanson et ses accords de piano plaqués qui me ramène à une autre réalité, celle d'une promesse parfois oubliée qui rejaillit... promesse à mon compagnon de mari... Malgré la fatigue, les difficultés, les conflits inhérents à ce nouveau rôle de parents... à cette nouvelle vie... restons amants des hôtels sombres, des rendez-vous dissimulés...

Cécile

Bip bip Joe Dassin 1965

Depuis quelques jours c'est la canicule à Strasbourg, soleil brûlant, ciel d'azur sans un nuage. Une ambiance décontractée flotte sur la ville. Les transistors dans les poches des passants diffusent à la cantonade les tubes de l'été. Richard Anthony, Françoise Hardy, Johnny, Sylvie, tous me sont devenus familiers à force d'écouter Salut les Copains, l'émission culte des teenagers. Chez nous, l'appartement est une vraie ruche. La famille, de cinq membres en temps normal, est passée en un clin d'œil à quatorze personnes, sans compter la famille d'une de mes sœurs qui habite deux étages au-dessus. Les vraies vacances commencent pour moi avec mes six neveux et nièces, à peine plus jeunes que moi, mais que je suis chargée, du haut de mes 12 ans, de surveiller lors des jeux interminables que nous inventons. Aujourd'hui, c'est pique-nique en forêt pour trouver un peu d'ombre et de fraîcheur. Comment faire rentrer tout ce monde dans deux voitures ? La

ceinture de sécurité n'existant pas encore, aucun problème : trois personnes sur la banquette avant (dont Muriel, 8 ans, qui est toujours malade en voiture), trois ou quatre à l'arrière et les petits sur les genoux. Les poulets rôtis, les camemberts et autres régals débordent des coffres et nous chatouillent les narines. Nino Ferrer n'a pas encore chanté ses cornichons et ses confitures. Dommage ! Nous les aurions fredonnés et égrenés en boucle à tue-tête comme les autres chansons de cette époque yéyé. Par cette chaleur, Joe Dassin est notre meilleur fournisseur de tubes. Sa chanson Bip, bip fait l'unanimité. Nul besoin de chef pour battre la mesure de la chorale familiale. Si l'un d'entre nous n'est pas au diapason, il le devient rapidement à force de nous entendre. Y'a du soleil, bip, bip...

La petite heure de route passe très rapidement ainsi et nous voilà déjà arrivés au bord d'un ruisseau, nappe étalée par terre, à goûter les joies du sous-bois avec pour seule musique le chant des oiseaux, les fous rires et les cris des enfants. Vivent les vacances ! Bip, bip !

G. Ode

Rock'n roll collection Laurent Voulzy 1977

C'est au moment où j'entends pour la première fois ce nouveau tube en 1979 qui me plaît déjà tant, que mon père cherche à se garer sur le parking de la coopé de Saint Martin en Ré. Impossible d'avancer. Des voitures dans tous les sens. Personne ne bouge. Aucune place et que des voitures, des gens en maillot de bain partout. Partout ! Quel bazar ! Et la musique monte dans mes jambes et jusqu'à mon visage qui, ma foi, se fout pas mal de ce caravansérail : « Que la musique est bonne ! »

(Clin d'œil à Goldman)

Anne

Mon frère Maxime le forestier 1972

Toi le frère que je n'ai jamais eu,

Sais-tu si tu avais vécu...

Maxime, tu as vécu dans mon adolescence,

Comme un frère.

Chaque jour je t'écoutais,

Chaque jour je te chantais,

Parfois tes paroles me consolait,

Parfois elles me faisaient pleurer.

Puis un jour je t'ai vu,

Au théâtre.

Ta chemise à carreaux,
Ta guitare,
Le contrebassiste qui enlaçait sa contrebasse
Comme on caresse une femme.
Tu étais là tout près de moi,
Le frère d'un soir,
Le frère de mon adolescence,
Mon frère que je n'ai jamais eu...

Laure

When I'm sixty four les Beatles 1967

When I get older , en fait, le vrai titre étant When I'm sixty four était un tube des Beatles de 1967. Je m'étais jurée d'apprendre les paroles par cœur, contrairement à mon habitude qui était d'écouter les paroles assez distraitement, surtout lorsque celles-ci étaient en anglais et qui, de ce fait, me passaient bien au-dessus de la tête, me contentant d'apprécier et de retenir au moins la mélodie, ce qui était pour moi, bien plus aisé.

A l'époque, j'avais fait l'effort d'en apprendre une partie, mais quel effort, je crois n'avoir fait cela que pour cette chanson.

En fait, je ne savais pas comment se terminait l'histoire. Je ne l'apprends que maintenant, à l'occasion de l'écriture de ce texte en allant consulter mon ordinateur et la traduction des paroles. J'avais bien saisi qu'il s'agissait du chanteur qui se projetait à l'âge de 64 ans et qui perdait ses cheveux. Mais la suite était bien vague.

Celui-ci s'inquiète de savoir si sa bien-aimée l'aimera toujours lorsqu'il sera vieux et chauve. Il imagine ce qu'ils pourraient faire tous les deux, jardiner, passer l'été dans un cottage, recevoir leurs petits-enfants ou elle, tricoter devant la cheminée.

Quel conformisme pour un groupe de chanteurs que tout un chacun s'accordait à décrire comme étant d'avant-garde.

Tant pis si je n'ai pas toujours compris les paroles, ça ne m'a pas empêché d'apprécier ce groupe comme des milliers de jeunes à l'époque de leur succès.

JM

Les Zazous Brigitte Fontaine 2001

Subrepticement, nous quittâmes le collège. Il fallait éviter l'assiduité de Madame Katz, que j'appréciais beaucoup avec mes yeux de collégien émerveillé par la beauté de cette femme, mais dont je connaissais aussi le don redoutable de sorcière, de divination des intrigues que nous fomentions. Nicolas Vandepute et moi étions par conséquent fébriles et à l'affût.

Nous sortîmes par l'arrière du collège, le tronçon qui menait au lycée, ce qui pouvait laisser à penser que nous nous y rendions vers ce lycée, et qui nous livrait en fait sur la rue à traverser pour le rejoindre. À droite, l'établissement, à gauche, la poudre d'escampette.

Partis ainsi, à gauche donc, plutôt que d'aller à l'étude, nous donnait une impression de liberté, le sentiment de dominer nos existences, que nous apprendrions plus tard n'être en réalité que l'expression vague de notre insouciance. Nos parents n'en seraient pas informés.

Les Zazous, de Brigitte Fontaine. Je les ai redécouverts bien longtemps après, ces Zazous, et me revient désormais cette après-midi de « bulle » à écouter les tubes de Fontaine et Higelin, frère et sœur comme nous frères dans le crime, chez ce Nicolas, que je n'ai plus jamais revu depuis le collègue.

Jean-Marc

Bambino Dalida 1957

La carrière de Dalida m'a longtemps fascinée ; quelle belle réussite, au moins sur la scène. Pendant que je faisais mes débuts dans l'enseignement et que j'avais eu un premier poste au fin fond des Vosges, j'entendais souvent Bambino à la radio et la mélodie vive et légère me plaisait énormément. Je la répétais ; je l'ai apprise!

Puis, j'ai eu ce que j'appelle mes vraies premières vacances de liberté : j'ai pu acheter, avec mes premières économies, une belle montre bracelet et mon père avait accepté de me revendre sa vieille voiture en récompense du permis que j'avais passé du premier coup ! Une collègue et son mari m'avaient invitée à passer quelques jours dans leur maison de campagne, au sud de Clermont-Ferrand,

Pendant tout le trajet, bien fière de pouvoir enfin m'évader seule, j'ai chanté, parfois à tue-tête, Bambino ; c'était déjà la vraie liberté avec le sentiment que ma voiture avait des ailes et que je pouvais aller n'importe où !

Beaucoup plus tard, alors que je travaillais dans un collège de Nîmes, j'ai eu l'occasion de croiser à plusieurs reprises l'un des nombreux admirateurs de Dalida, un certain Arnaud Desjardins. Il lui avait fait connaître l'Inde dans les années 69-70, je crois,

A ce moment-là, Dalida avait terminé tragiquement sa carrière et j'ai été très émue d'entendre de nouveau parler d'elle d'une autre façon que la star blonde aux mille paillettes.

Geneviève